

**Jean-Paul Marthoz** Journaliste et essayiste

# Il n'y a pas de happy end au populisme

En octobre 1931, *Le Soir* publiait le testament de Lauro de Bosis. Un texte de six pages dactylographiées, intitulé *L'histoire de ma mort*, adressé à ses amis et à son amie américaine, l'actrice Ruth Draper. Quelques jours plus tôt, ce jeune Italien s'était envolé de Corse aux commandes d'un Pegasus et avait largué une pluie de tracts antifascistes au-dessus de Rome. Avant de s'abîmer en mer. « *Personne ne prend le risque du fascisme au sérieux*, écrivait-il. *C'est pour cela qu'il est nécessaire de mourir. J'espère qu'après moi, d'autres soulèveront l'opinion et récolteront ce que j'ai semé.* »

Mussolini, dit-on, piqua une colère noire quand il prit connaissance de cette action qui ridiculisait sa force aérienne. Mais personne ne se souleva. Les semences que Lauro de Bosis avait lancées disparurent dans l'ivraie du fascisme triomphant. En ce début des années 1930, les trains arrivaient à l'heure, la malaria reculait dans les marais pontins au sud de Rome, la mafia sicilienne se tenait à carreau et le drapeau impé-

rial italien flottait sur la Cyrénaïque et la Tripolitaine...

Cette folle équipée, que raconte Caroline Moorehead dans son dernier livre *A Bold and Dangerous Family* (Vintage, 2018), pourrait n'appartenir qu'à l'histoire. Le hasard a voulu que je l'aie lu au moment de l'arrivée au pouvoir à Rome d'une coalition détonante, entre un parti d'extrême droite, La Ligue, et une formation populiste « non identifiée », le Mouvement 5 Etoiles. L'histoire ne se répète pas, elle bégaie, dit-on. Sans doute mais, comme le martelait le philosophe George Santayana, « *ceux qui ne peuvent se souvenir de leur passé sont condamnés à le répéter* ».

## Le combat des Rosselli

Et qui, en Europe, se souvient vraiment de ces années 1920 et 1930, lorsque Mussolini étouffait une fragile démocratie libérale, déployait ses *squadristi* dans les rues et imposait son Etat corporatiste ? Avant d'envoyer ses soldats et son aviation légionnaire en Espagne, pour appuyer Franco et bombarder Guernica ?

Caroline Moorehead parcourt ces « *décennies infâmes* » avec la « *famille audacieuse et dangereuse* » des Rosselli. Issue de la bourgeoisie juive de Florence, patriote, amoureuse du Risorgimento, de cette Renaissance qui accompagna l'Unification italienne au XIX<sup>e</sup> siècle, elle avait été choquée par l'assassinat du député Giacomo Matteotti par des bandes fascistes en 1924 et elle s'opposa frontalement au régime mussolinien. Arrêté pour subversion, le fils aîné, Carlo, sera « *confiné* » pendant plusieurs années dans l'île de Lipari, au large de la Sicile, avant de s'en échapper. Il sera l'un des fondateurs, alors qu'il vivait en exil en France, de Giustizia e Libertà (Justice et liberté), un mou-

**Les circonstances qui ont favorisé l'émergence du fascisme, il y a plus de 90 ans, que ce soit en Italie sous Mussolini (à dr.) ou en Allemagne sous Hitler, peuvent encore nous éclairer sur les mécanismes qui conduisent à la mort d'une démocratie.**

© PHOTONEWS

vement « libéral de gauche » qui avait fait de l'antifascisme un combat éthique et « civilisationnel ». Le 9 juin 1937, il fut assassiné, avec son frère Nello, par des hommes de main de l'organisation d'extrême droite française La Cagoule, à la solde des services secrets italiens. Carlo Levi, l'auteur du *Christ s'est arrêté à Eboli*, chronique magistrale de sa relégation dans un village de la Basilicate, au milieu de paysans misérables et abandonnés, faisait partie de ce mouvement. En 1943, Primo Levi, l'auteur de *Si c'est un homme*, s'en réclama lui aussi en rejoignant les partisans antinazis regroupés au sein des Brigades Rosselli, avant d'être arrêté et déporté à Auschwitz.

### Un sentiment de fatalité

Les circonstances qui ont favorisé l'émergence du fascisme hier, du populisme xénophobe aujourd'hui, sont certes très différentes. Mais télescoper les deux périodes n'est pas un exercice futile si l'on veut comprendre « comment les démocraties finissent ». Caroline Moorehead rappelle que, face au

fascisme, des membres éminents de la société italienne et européenne furent complices ou complaisants : Lord Rothermere, le baron de la presse britannique, encensa Mussolini, tandis que le pape Pie XI, après la signature des accords du Latran, qualifia le Duce « *d'homme envoyé par la Providence* ». Mais ce livre exprime surtout ce sentiment de fatalité qui, à partir d'un certain moment, semble projeter tout un peuple dans une « *marche de la folie* », comme l'appelait l'historienne Barbara Tuchman. Brusquement, la raison et le bon sens, cette forme de *common decency* que George Orwell attribuait au peuple, semblent disparaître au profit de l'expression sans filtre des rancœurs, des frustrations, des exaspérations, voire des haines. Brusquement, la « volonté populaire », majoritaire, devient le levier de la remise en cause des principes les plus fondamentaux de la démocratie et de l'Etat de droit.

Que faire ? *Non mollare*, ne pas abandonner, scandaient les partisans de Justice et Liberté. Ils pro-

posaient une sortie de crise qui, en alliant la défense des libertés et la justice sociale, se rapprochait du New Deal, de ce « libéralisme à l'américaine » qui allait permettre au président démocrate Franklin Roosevelt de combattre les fauteurs de la crise, les « ploutocrates ultra-libéraux », et ceux qui, au sein du mouvement America First, prétendaient y répondre par le populisme et l'autoritarisme.

### De la farce au tragique

Les *giellisti*, comme on les appelait, échouèrent face à Mussolini. Leur échec fut celui de toute l'Italie, entraînée par le Duce dans une dictature de plus en plus brutale et finalement dans une alliance funeste avec l'Allemagne nazie. C'est là sans doute le principal enseignement de l'histoire : il n'y a pas de *happy end* au populisme. Il n'y en a jamais eu nulle part, qu'il se dise de droite ou de gauche, qu'il soit autoritaire ou devienne totalitaire. Le populisme commence parfois comme une farce, par un *vaffanculo* (« *va te faire foutre* ») tonitruant, mais il se termine toujours sur un désastre ou une tragédie. ■